

Création actuelle de danse, saison 2013-2015

« Orthopädie or to be » : Kilian Haselbeck & Meret Schlegel

Intermède de la curiosité :

« La danse fait sortir ce que nous avons d'unique »

Il adore le moonwalk depuis l'enfance. A 11 ans, il imitait déjà Michael Jackson. Petite, elle prenait des cours de rythmique et répétait ses pas de danse au musée. Aujourd'hui, Meret Schlegel et Kilian Haselbeck forment un duo de danse insolite, marqué par un écart de près de deux générations. Quel est le lien entre ces deux danseurs ?

Kilian, tu as plus de 30 ans de moins que ta partenaire. Qu'as-tu appris de Meret ?

Kilian Haselbeck : Danser avec toi, Meret, m'a rendu plus calme et plus subtil. On n'a pas besoin d'action pour créer de la tension. Avant, je n'aurais pas osé prendre mon temps sur scène et jouer avec les attentes du public.

Meret Schlegel : Je suis devenue plus forte et plus insolente. Quand je suis avec Kilian, de nouvelles associations se créent. La présence physique et les énergies dans l'espace changent. J'ai été guidée dans ce processus de découverte par la curiosité, qui se produit lorsque nous sommes ensemble.

La rencontre entre Meret Schlegel et Kilian Haselbeck dans «Orthopädie or to be» est celle d'une femme d'âge mûr et d'un jeune homme. D'abord prudemment et en mode examinateur, puis de manière de plus en plus audacieuse, ils découvrent le corps de l'autre, se dégoûtent, avant de se retrouver. Un duo intergénérationnel joueur, ironique et respectueux.

Kilian : Ce qui m'a fasciné, c'est tout ce que tu voulais apprendre de moi. Nous avons regardé le film sur le hip-hop «Rize» et avons assimilé des mouvements de freestyle comme le krump. Tu as montré un immense enthousiasme pour ce langage corporel.

Meret : Tu m'as demandé ce qui me préoccupait à mon âge. Je t'ai montré mon bras et t'ai dit : ma peau, qui se transforme. Je peux m'entraîner, mettre de la crème, rien n'y fait. C'est alors que tu as eu cette idée avec les pinces à linge.

Sur scène, les deux danseurs mènent des recherches avec des pinces à linge de couleurs. Ils s'accrochent les pinces sur la peau presque partout. D'abord sur le visage, puis sur d'autres parties du corps. Une scène qui saisit le public aux tripes.

Leur première rencontre remonte à 2010, au Tanzhaus de Zurich. Kilian participait à un projet de Philippe Saire. Meret, alors directrice artistique du lieu, lui proposa de réaliser un solo dans le cadre de «12 MIN.MAX», une plateforme pour pièces de courte durée. C'est là qu'est né leur intérêt réciproque pour une collaboration artistique.

Dans quelle mesure votre différence d'âge se remarque-t-elle dans votre collaboration ?

Meret : Pour moi, notre rencontre est un nouveau départ. Je me sens jeune et découvre de nouveaux aspects de moi, même si je sais que lorsque je suis sur scène, avec mes cheveux gris et mes rides, le public remarque la différence d'âge.

Kilian : Notre différence d'âge n'a jamais posé problème dans notre travail. Dans certaines cultures, il va de soi de danser même lorsqu'on vieillit. Ici, c'est souvent perçu comme gênant. Alors qu'un corps qui s'exprime, c'est quelque chose de beau, quel que soit son âge.

Qu'est-ce qui vous fascine dans la danse comme forme d'expression ?

Meret : Le fait que nous, humains, pouvons nous exprimer par le mouvement, contrairement aux animaux, qui se déplacent pour survivre. L'enjeu n'est pas de trouver de la nourriture, mais de faire sortir par la danse ce que nous avons d'unique.

Kilian : Grâce au langage corporel, nous pouvons émouvoir sans utiliser de mots. Un même mouvement peut être exécuté de manière à ce qu'il paraisse beau ou qu'il émeuve.

Tous deux affirment prendre sur scène un espace qu'ils ne se seraient pas donné dans la vie quotidienne. Meret et Kilian souhaitent toucher le public, et le conquérir. Enfants, ils aimaient déjà être sous les feux des projecteurs. La scène est devenue pour eux un lieu de liberté.

Kilian : Mon modèle, c'était Michael Jackson. Sa vie, c'était le chaos, mais sur scène, il était dans son élément. Il devenait déchaîné, ça me captivait. A 11 ans, j'ai appris ses chorégraphies tout seul en regardant la télévision. J'étais plutôt timide et introverti, mais, sur scène, je me sentais incroyablement libre.

Kilian Haselbeck est passé par le hip-hop, la danse urbaine et le ballet avant d'arriver à la danse contemporaine. Le Schaffhousois a terminé sa formation à la Codarts de Rotterdam en 2008. Depuis, il a travaillé comme danseur et chorégraphe indépendant dans le monde entier. Il s'est entre autres produit à l'exposition universelle de

Shanghai, à New-York avec «Les Ballets du Monde» ou en Suisse avec Philippe Saire, OONA project, Philip Amann et Meret Schlegel.

Kilian : Il est étonnant que toi, vu la génération à laquelle tu appartiens, tu sois arrivée à la danse de manière si peu conventionnelle et que moi, de manière si conventionnelle, par le ballet.

Meret : Enfant, je dansais souvent sur les danses slaves d'Antonín Dvořák. Chez moi, c'était tout petit, la table et les chaises étaient toujours dans le chemin. Si je sautais trop fort, l'aiguille et le disque sautaient aussi... J'allais au musée trouver de l'espace pour danser dans les salles d'exposition. Lorsque personne ne me voyait, je me retournais et sautais. Le plaisir du mouvement a traversé ma vie comme un fil rouge.

Meret Schlegel a pris ses premiers cours de danse avec Irène Steiner, l'élève de Mary Wigman. Elle n'a pas pu suivre de formations en danse contemporaine, puisqu'elles n'existaient tout simplement pas dans les années 70. A 20 ans, la danse l'amène aux Etats-Unis. Lors d'un stage de contact improvisation, Meret rencontre des représentants de la scène américaine: José Limón et Merce Cunningham, parmi d'autres. Elle construit elle-même sa formation à la manière d'un patchwork. Elle traverse les Etats-Unis dans un sens puis dans l'autre pour prendre des cours de techniques et participer à des stages.

Meret : Contrairement aux danseurs d'aujourd'hui, je n'avais pas de formation sanctionnée par un diplôme. Mais je savais que, dans la vie, je voulais faire quelque chose autour du mouvement. Pour moi, la danse c'était et c'est toujours communiquer avec le public. Je peux raconter mes histoires intérieures. Je ne me représente jamais en train de danser. Je suis bien trop joueuse, et c'est comme ça que j'ai conquis le monde.

Après sa formation «patchwork» en Europe et aux Etats-Unis, la Zurichoise collabore avec des artistes d'autres disciplines. En plus du travail avec Kilian Haselbeck, elle a dernièrement participé à la production «Second Skin» de Kiriakos Hadjiioannou.

Qu'est-ce qui rend votre partenaire unique au niveau de la danse ?

Kilian : J'admire ta liberté lorsque tu bouges. Pas uniquement sur scène, aussi en répétition. S'il y a de la musique qui te plaît, alors tu danses, en toute liberté.

Meret : J'ai l'impression que tu habites chaque fibre de ton corps. Ce n'est pas un instrument dont tu jouerais : tu es l'instrument.

Quelles sont vos sources d'inspirations principales ?

Meret : L'expression artistique. L'art est une boussole pour moi. Il m'aide à avoir des repères dans ce monde complexe. Ce qui m'inspire, c'est de voir comment les gens ont trouvé une forme et une expression artistiques, que ce soit sur scène, dans les arts plastiques ou encore en cuisine.

Kilian : Chez moi, tout est très intuitif et naît sur le moment, raison pour laquelle je trouve de l'inspiration partout. Ça ne doit pas forcément être un langage artistique intellectuel. La nature ou une vidéo de musique pop peuvent tout autant m'inspirer. Récemment, j'ai enseigné la danse dans une école spécialisée. C'était bouleversant de voir comment ces gens s'ouvraient.

En 2013, Kilian Haselbeck et Meret Schlegel ont fondé la compagnie « zeitSprung », qui produit leurs travaux communs, mais qui est aussi un réseau d'artistes d'horizons et d'âges divers. Un nom qui a valeur de programme : ces deux danseurs entendent bien prendre beaucoup d'élan (« *Sprung* » signifie saut ou, ici, élan).

Quel rêve souhaitez-vous encore réaliser ?

Kilian : Une tournée mondiale ! J'ai envie que notre rencontre inspire des gens d'autres cultures. Mon envie de jouer notre pièce et de continuer à la développer est énorme.

Meret : La mienne également. Notre culture rejette de plus en plus le corps, tout passe par la tête, par la raison. Avec notre langage corporel, nous voulons donner au public de l'espace. Et un lieu pour leurs propres histoires.

Entretien réalisé par Sulamith Ehrensperger